

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'architecture yuppie

Pierre Vadeboncoeur

Volume 31, Number 1 (181), February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31703ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1989). L'architecture yuppie. *Liberté*, 31(1), 86–91.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCOEUR

L'ARCHITECTURE YUPPIE

Mais enfin qu'est-ce qu'il faut faire avec les complaisances qui inspirent sans doute l'attente d'une certaine architecture affligée elle-même d'une complaisance particulièrement sirupeuse: le goût du rappel sentimental et de l'imagerie naïve?

Je demande ce qu'il faut faire avec ça, parce qu'on voit bien qu'il ne s'agit pas dans tout cela d'une esthétique mais d'une maladie: il n'y a pas d'esthétique du rappel sentimental.

Or cette maladie est tellement encouragée par les media, en particulier le magazine, et, j'imagine, par la facile clientèle des lofts, sans parler de l'argent ni des lobbies, qu'on devrait poser dans des termes sociologiques le problème qu'elle soulève. Je ne le ferai pas, bien entendu, car c'est ennuyeux. D'une part, le goût dégradé et malade; de l'autre, l'exploitation de ce goût. Cela ne va pas sans un certain état de la société, c'est certain, mais l'esthétique, qui dit tout, même l'absence d'esthétique, me suffira ici parce qu'au fond elle dit tout complètement, même l'état de la société.

C'est à Ottawa que j'ai conçu l'idée de cet article, comme je me trouvais devant le Musée national des beaux-arts de monsieur Moshe Safdie, après avoir vu l'admirable exposition de Degas. Étant passé par Degas, je ne me sentais pas il est vrai dans des dispositions particulièrement favorables au commerce. Je me suis mis à penser à ce monument parce que je le parcourais d'un regard que je m'étonnais de sentir sans énergie ni vivacité, ni joie, ni surprise: un regard demeurant



neutre et inerte, sans doute comme l'objet considéré. La structure qu'il y avait là, assez imposante par ses dimensions, a quelque chose d'un hôtel de Monopoly. Elle ne m'excitait aucunement. Elle n'est pas architecturalement réelle, me semblait-il. Vraie ni par la forme, ni par la nouveauté, ni par l'affirmation, ni par la négation. Mais par autre chose qui, justement, malencontreusement, était faux et l'était avec une évidence singulière. Ce n'était pas une architecture. C'était une église (ou un parlement, si vous préférez). Cette architecture n'était pas vraie par architecture, ni par conséquent par une pensée. Elle était vraie par une image, une image sans à-propos. Une image de cathédrale, une image affaissée, une cathédrale passée par une idée de cathédrale, une idée de cathédrale passée par l'idée d'avoir à faire ça ou autre chose, pourvu que cela soit reconnaissable, comme dans les chromos, ou bien comme les objets qu'on vend dans certains capharnaüms, du genre cendriers en forme d'avions... On ferait un musée qui serait aussi autre chose par l'image. Le public recevrait, comprendrait et apprécierait le clin d'œil. Cela s'appelle harmoniser son œuvre avec ce qui l'entoure au physique et au moral. C'est un principe de M. Safdie, paraît-il. (Le musée est bon, d'ailleurs, je le précise; éclairé, spacieux;

on s'y retrouve facilement et l'on ne s'y sent ni bousculé ni gêné.)

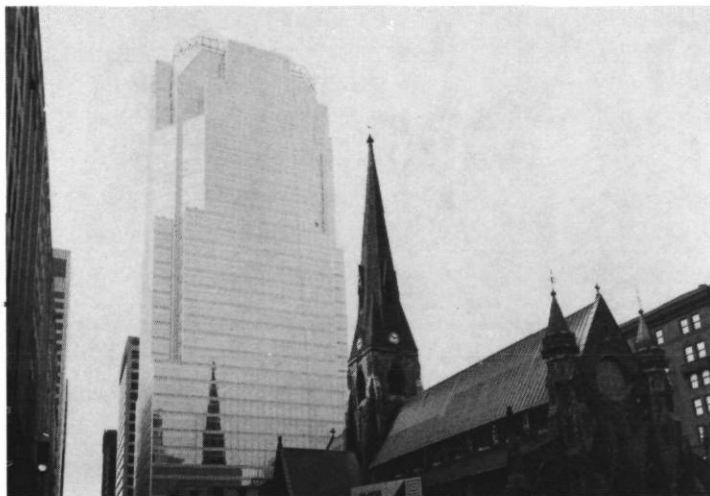
Donc, dis-je, cela plairait. Par conséquent, cela se vendrait bien. Cela se vendrait bien entre autres au gouvernement, puis au public, qui serait bien content, puis aux magazines, où l'on aime écrire des histoires «d'intérêt humain», par exemple sur quelqu'un qui réussit comme pas un; et puis enfin aux coteries, spécialement celles qui sont argentées et qui fréquentent chez les parvenus dont les entrées sont partout et dont le pouvoir est certain. Ceci, qui existait du temps de Bouguereau (qu'on a d'ailleurs ressorti le diable sait pourquoi au Musée des beaux-arts de Montréal il y a quelques années) (ce qui en dit assez long), n'a pas moins d'existence aujourd'hui et pas moins de raison d'être. Il y aurait une recherche à faire sur les lobbies. Ils faussent apparemment pas mal de choses dans la politique de l'art et par conséquent dans l'art.

Cette nef? Ce clocher? De la pâtisserie d'idées, de sentiment. Du gâteau. Semblables sucreries allaient sans doute devoir se retrouver à l'intérieur, bien que là, franchement, on aurait pu a fortiori s'en exempter. Safdie faisant dans le sacré profane, ayant pensé église pour rien, confiture mythique, religion pour yuppies, image sans imagination, n'allait pas demeurer en reste à l'intérieur de son propre monument. Il a donc ici encore créé quelque chose: un cloître... Mais ce cloître est comme l'église à laquelle il appartient: c'est du nanane. Un cloître: galeries couvertes et jardin, bien entendu. Mais pâle, stylisé, anémique, sans existence. Sans raison, ni but, ni discours, ni silence. Sans intention ni ciel aucun, sans usage, sans la moindre nécessité. À peu près un songe de cloître, pastel et aseptique. Rien, en somme. Rien, excepté ça qui est là sans qu'on sache pourquoi. Alors on sait pourquoi.

M. Safdie, le créateur d'*Habitat 67*, en est-il venu avec les ans à oublier une chose très importante? Quand on veut une bâtisse, on ne fait pas une illustration pour les imaginations épuisées d'une classe incapable de rêve comme de réalité, on fait une bâtisse. Et quand on veut un jardin, on ne fait pas un faux cloître, on fait un jardin.

Il est certes permis d'être paradoxal, provocant, tranchant, absolu, et de faire le Centre Pompidou. Et même, avec un moindre mérite et avec une idée relativement moins intéressante, d'ériger la pyramide du Louvre et faire ainsi parler tout actuellement des vieux murs, malgré eux, malgré nous. Il est permis esthétiquement de faire des choses horriblement chères mais extraordinairement nettes, comme le stade de Taillibert à Montréal. Mais il n'est pas permis de faire du racolage de public, volontairement ou non ça n'a pas d'importance.

En art, la vérité est tout. Il n'y en a guère dans une architecture relevant de la sensiblerie des images ou consistant dans des salades de réminiscences mortes. Composer des saveurs, comme Kraft? Il y a depuis peu, à Montréal, boulevard de Maisonneuve, une effrayante apparition rose ornée d'ogives et qui s'élève en gratte-ciel à côté d'une église protestante. Patrimoine. Religion. D'où les ogives, d'où la simagrée. Encore? Encore. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ils ont qu'ils boursicotent avec le fric des apparences et des faux sem-



blants. Notamment par l'utilisation du trémolo visuel. Comme Judy Chicago et son *Dinner Party*.

En outre, ce gratte-ciel, qui s'élève fort haut, se termine par des formes complètement superfétatoires, là-haut, où il n'est certes pas utile, à cette altitude, d'achever le tout comme un pudding. La chose Walt Disney qu'est ce building se fait d'ailleurs voir avec une insistance égale à celle du gros évocateur de gnomes, par la couleur rose, qui monte jusqu'au ciel en reflets métalliques, et par «l'image» (encore), l'image un peu église, un peu paysage alpin, un mélange incongru des deux, un sommet pour tout ça, gris perle, on dirait dans les nuages, suggérant vaguement les Alpes ou les Rocheuses, un lointain, comme dans une de ces peintures miroitantes qu'on trouve dans les boutiques où s'achètent, je le rappelle, les avions-cendriers... Cela fait au demeurant de loin le plus curieux effet de rêve, château fort, conte de fées, nébuleux et troublant, débile et oiseux, saugrenu, bébé.

Il faut des points de comparaison. Nous avons dérivé assez loin de l'architecture, à cause de ces histoires que les deux œuvres en cause nous racontent (au propre comme au



figuré). Revenons-y tout de suite. Quelques pas seulement suffiront, vers l'ouest, boulevard de Maisonneuve. Vous vous arrêterez à un endroit où l'architecture parle strictement comme de l'architecture, et avec séduction (ce qui est également permis): de grands effets d'architecture, non de folklore; un bonheur provoqué par des plans qui s'opposent et se répondent avec la vitesse de la lumière, à cause d'eux-mêmes; justement une lumière soudaine, vaste comme l'édifice, à cause de ces immenses surfaces de verre, suffisamment contrastées, complexes. Cela ne raconte pas de sornettes à côté. Il est difficile de ne pas aimer ce bonheur, qui ne doit rien à la littérature, surtout pas la mauvaise.

Musée des beaux-arts du Canada: cliché de Claude Lupien; Service des communications du Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa.

Maison des Coopérants et édifice de la *Banque nationale de Paris* et d'*Esso*: clichés de Pierre Rochon; Ville de Montréal.